

Paulette Nardal

ÉCRIRE LE MONDE NOIR

Premiers textes, 1928-1939

Textes réunis et présentés
par Brent Hayes Edwards et Ève Gianoncelli

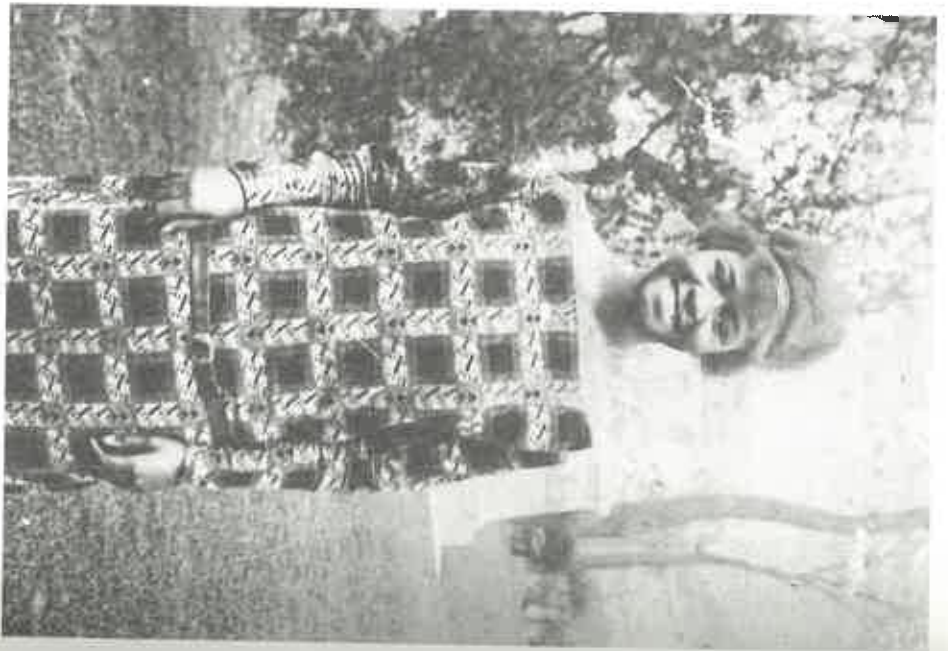
ROT•BO•KRIK

Dans cette race où s'affirment des hérités africaines
et des alavismes français se révèlent de remarquables
exemples d'adaptation et d'équilibre qui font le plus grand
honneur à la culture française.

(Publié dans *Ultimatum de la conscience française*,
n° 6, 3 mars 1939, p. 4.)

ANNEXE

Articles de Jane Nardal



Jane Nardal dans un jardin, le 29 janvier 1925.

L'internationalisme noir

L'on abaisse ou plutôt l'on tente d'abaisser en cet après-guerre les barrières qui existent entre les pays. Les frontières, les douanes, les préjugés, les mœurs, les religions, les langues diverses permettront-ils jamais de réaliser ce projet ? Nous voulons l'espérer, nous autres qui constatons la naissance dans le même temps d'un mouvement qui ne s'oppose nullement au premier. Des noirs de toutes origines, de nationalités, de mœurs, de religions différentes sentent vaguement qu'ils appartiennent malgré tout à une seule et même race. Auparavant les noirs les plus favorisés regardaient avec morgue leurs frères de couleur, se croyant sûrement d'une autre essence qu'eux ; d'autre part, tels noirs qui n'avaient jamais quitté le sol africain pour être emmenés en esclavage regardaient comme du vil bétail ceux que la fantaisie du blanc avait asservis, puis affranchis, puis modelés à son image.

Vint la guerre, le dépaysement, la rencontre en Europe de noirs de toutes origines, les souffrances de la guerre, les déconvenues pareilles de l'après-guerre. Puis des snobs — qu'il faut ici remercier —, des artistes lancèrent l'art nègre. Ils apprirent à bien des noirs eux-mêmes, étonnés, qu'il existait en Afrique une littérature, une sculpture nègres absolument originales, qu'en Amérique une poésie

et des chants sublimes, « les Spirituals », avaient été composés par des misérables esclaves noirs. Successivement fut révélée au monde blanc comme au monde noir la plastique des corps nègres aux attitudes sculpturales, faisant place sans transition à un ondèlement, ou à une détente brusque, sous l'emprise du rythme, maître souverain de leurs corps ; sur ce visage noir, si mystérieux aux blancs, l'artiste découvrait des tons si changeants, des expressions si fugitives qu'ils font sa joie ou son désespoir ; le cinéma, le théâtre, le music-hall ouvraient aux noirs conquérants leurs portes.

Il faut faire entrer toutes ces raisons — des plus importantes aux plus futiles — en ligne de compte pour expliquer la naissance d'un esprit de race chez le nègre : d'orénavant, il y aurait quelque intérêt, quelque originalité, quelque fierté à être nègre, à se retourner vers l'Afrique, berceau des nègres, à se souvenir d'une commune origine. Le nègre aurait peut-être à faire sa part dans le concert des races où jusqu'à présent, faible et intimidé, il se taisait.

À idées nouvelles, mots nouveaux, d'où la création significative des vocables : Afro-Américains, Afro-Latins. Ils confirment notre thèse tout en jetant une lueur nouvelle sur la nature de cet internationalisme noir. Si le nègre veut être lui-même, affirmer sa personnalité, ne pas être la copie de tel ou tel type d'une autre race (ce qui lui vaut souvent mépris et railleries), il ne s'ensuit pourtant pas qu'il devienne résolument hostile à tout apport d'une autre race. Il lui faut, au contraire, profiter de l'expérience acquise, des richesses intellectuelles, par d'autres, mais pour mieux se connaître, et affirmer

sa personnalité. Être Afro-Américain, être Afro-Latin, cela veut dire un encouragement, un réconfort, un exemple pour les noirs d'Afrique en leur montrant que certains bienfaits de la civilisation blanche ne conduisent pas forcément à renier sa race.

Les Africains, d'autre part, sauront profiter de cet exemple en conciliant ces enseignements avec leurs traditions millénaires dont ils sont à bon droit fiers. Car il ne vient plus à l'esprit de l'homme cultivé de les traiter en bloc de sauvages, les travaux des sociologues ayant fait connaître au monde blanc les centres de civilisation africaine, leurs systèmes religieux, leurs formes de gouvernement, leurs richesses artistiques. Aussi leur amertume à se voir spoliés se comprend-elle et ne pourrait-elle atténuer que par cet effet de la colonisation : celui de relier, d'unifier dans une solidarité raciale, et en dépit des différends entre les peuples conquérants, des tribus qui n'en avaient aucune idée.

Sur cette route à peine frayée, les Noirs Américains ont, je crois, été les pionniers. Il ne faut pour s'en convaincre que lire *The New Negro*, d'A. Locke, dont la traduction doit paraître chez Payot.

Les obstacles qu'ils rencontrèrent (affranchissement tardif, esclavage économique encore existant dans le Sud, humiliations, lynchage) leur furent autant de stimulants ; et aussi bien dans l'industrie, le commerce que dans les beaux-arts, la littérature, leurs réalisations sont considérables et surtout, ce qui nous intéresse, les préjugés des blancs qui les entourent, ont produit chez eux une conscience de race et une solidarité sans égales.

Les Afro-Latins, en contact avec une race moins hostile à l'homme de couleur que la race anglo-saxonne, ont été par cela même retardés dans cette voie. Leur hésitation n'est d'ailleurs qu'à la louange du pays qui a su si bien se les attacher, les assimiler. Mais que leur loyalisme se rassure, l'amour du pays latin, pays d'adoption, celui de l'Afrique, le pays de leurs ancêtres, ne sont pas incompatibles. L'esprit nègre, si souple, si capable d'assimilation, si subtil, surmontera aisément cette apparente difficulté. Et déjà, aidés, encouragés par les intellectuels noirs américains, les jeunes Afro-Latins, se séparant de la génération précédente, se hâtent de rejoindre la masse qui évolue dans ce sens, de la dépasser même pour pouvoir mieux la guider. Pour cela, formés aux méthodes européennes, ils s'en serviront pour étudier l'esprit de leur race, le passé de leur race avec tout l'esprit critique nécessaire. Qu'une jeune école nègre se soit déjà attaquée à l'étude de l'esclavage, qu'elle regarde en face, avec détachement, un passé assez proche et si douloureux, n'est-ce pas la meilleure preuve qu'il existe enfin une race nègre, un esprit nègre en voie de maturité? Ceux qui savent combien, chez les gens de couleur, certains sujets étaient jusqu'alors tabous, mesureront le progrès que ces derniers faits représentent.

(Publié dans *La Dépêche africaine*,
1^{er} année, n° 1, février 1928, p. 5.)

Pantins exotiques

De la puissance d'évocation de certains mots, le créole qui a séjourné en France peut facilement se rendre compte. Vient-on à savoir ou à s'apercevoir que vous êtes « exotique », vous suscitez un vif intérêt, des questions saugrenues, les rêves et les regrets de ceux qui n'ont jamais voyagé : « Ah ! les Isles d'or ! les pays merveilleux ! aux heureux, aux naïfs, aux insoucients habitants ! » En vain, vous efforcerez-vous de détruire maintes légendes, l'on ne vous croira guère : si bien que vous vous reprochez d'essayer de détruire des illusions profondément ancrées dans l'esprit français et tombées de la littérature dans le domaine public.

Tel Léon Werth, lorsqu'il écrit dans *Danses, danseurs et dancings* : « C'est alors que j'aperçus la femme noire. Je ne suis pas sûr qu'elle ne fut point parée tout d'abord d'une poésie livresque. Peut-être fut-elle d'abord une négresse littéraire, princesse et sultane. Romans des îles et *Contes des Mille et une Nuits*. Mais ce n'est point de ma faute, si cette grâce flexible a passé jusque dans la littérature ou si elle est devenue une sorte de poésie sexuelle, innée en nous. »

Aurons-nous le courage de nous dépouiller du prestige que nous confère la littérature exotique et de détonner,

modernes, sur le décor passé, rococo des harnacs, palmiers, forêts vierges, etc. ?

Quelle déception pour celui qui évoque en votre honneur des princesses exotiques, si vous alliez lui dire que, tout comme une petite-bourgeoise française, vous poursuivez à Paris des études commencées là-bas, sous les tropiques, au lycée ? Non, les droits de l'imagination étant imprescriptibles, vous vous résignez à usurper ce rôle, à venir de ces pays lointains où tout est vibrant et enflammé : l'air, les cœurs, les corps.

Pourtant il semble que la boîte aux accessoires exotiques soit bouleversée, ou du moins qu'à ce poncif qui date de Bernardin de Saint-Pierre un autre ait succédé. Nous aurions eu mauvaise grâce à nous plaindre de la réclame faite à Bernardin aux sites exotiques, enchanteurs et pleins d'idylliques créatures, le bon sauvage, le blanc redevenu innocent. De même les grands romantiques Hugo, Lamartine, Michelet, d'une part, Mme Beecher-Stowe de l'autre, appuyèrent sur la charnelle : pour les besoins de la cause humanitaire, le personnage exotique, en l'espèce l'esclave noir, fut paré de toutes les vertus — ces écrivains engendrèrent une nombreuse postérité.

Des ouvrages tels que *Ulysse nègre* de Marius-Ary Leblond, écrivains réunionnais; *Le Nègre du Narcisse* de Conrad; *Le Pot au noir* de Chadourne, des contes de C. Farrère semblent déjà rompre avec cette tradition, et prétendent donner un portrait plus véridique de l'homme de couleur à des métropolitains sédentaires et sentimentaux.

Mais Joséphine vint, Joséphine Baker s'entend, et trouva le décor de toile peinte à la Bernardin. Voilà que bondit en scène une femme de couleur, aux cheveux laqués, à l'étingelant sourire; elle est bien encore vêtue de plumes ou de feuilles de banane, mais elle apporte aux Parisiens les derniers produits de Broadway (charleston, jazz, etc.). La transition entre le passé et le présent, la soudure entre la forêt vierge et le modernisme, ce sont les noirs américains qui l'accomplissent, et la rendent tangible.

Et les artistes, les snobs blasés trouvent en eux ce qu'ils cherchaient; le contraste savoureux, pimenté, d'êtres primitifs dans un cadre ultramoderne de la frénésie africaine se déployant dans le décor cubiste d'une boîte de nuit. Ceci explique la vogue inouïe, l'enthousiasme soulevé par une petite câpresse qui gueusait sur les trottoirs de St-Louis (Mississippi [sic]).

Car elle et ses compagnons (Joe Alex, Douglas, Johnny Hudgins), tout en amusant le public parisien, offrent aux écrivains d'avant-garde de neuves et truculentes images. À entendre leurs douces et rauques mélodies au concert, au music-hall, au phonographe, ces derniers reconstituent « une étrange atmosphère où l'on entend encore quelque chose du gémissement des pauvres esclaves avec un arrière-goût de naïveté et parfois de sauvagerie ». — Ainsi, dans la littérature exotique moderne, l'imagination poétique ne perd aucun de ses droits même lorsqu'elle ne décerne plus de prix d'excellence aux bons « oncles Tom ».

Ainsi après les sirops de grenadine de Bernardin et de Mme Beecher-Stowe, voici les alcools violets, les cocktails

de Soupault, de Carl Van Vechten : « Voilez-vous la face, oncle Tom, là-haut ; voici votre petit-fils Edgard Manning, le héros du roman de Soupault, libre lâché à travers une civilisation dont il n'a imité que les vices ; nègre de jazz-band il mène une existence aussi nocturne que louche, se drogue, assassine une femme. Voilà le nègre de Soupault » — mêmes types, dans le *Paradis des nègres* de Carl Van Vechten, mêmes vices, mais dans le milieu des noirs milliardaires de New York ; la femme fatale qui y est représentée n'a rien de commun avec le portrait romantique de la femme noire, chez Michélet — ces écrivains ont ouvert la marche, nul doute que les Morand et Cie ne leur emboîtent le pas...

Mais, me diriez-vous, cette existence haute en couleur, il est vrai, trépidante, grisante, qu'a-t-elle de commun avec la nôtre, aux grâces tranquilles, aux danses lentes, sinon le décor ? Que les noirs créoles n'aillent pas s'étonner, puisque nouveau poncif il y a, d'être ainsi croqués par les reporters et des écrivains pressés de généraliser. Encore un peu de temps et peut-être rendront-ils grâce à Claude Farrère.

Nous prononcerons-nous entre ces deux poncifs, à quelle sauce voulons-nous être mangés ? à la sauce idéaliste ou à la sauce réaliste ? Voici la bonne réponse.

— Les romanciers américains de couleur, congédiant leurs peintres, se sont mis eux-mêmes à l'ouvrage. Nous verrons quelque jour s'ils y ont mieux réussi.

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés, la belle que voilà, les a tous ramassés. Et, pareil à la belle chanson, P. Morand, après avoir détruit toutes les

illusions et les idées fausses des Français, au sujet des nègres, leur présente, revu et corrigé, le type du « Nègre nouveau » tel qu'on leur représentera de 1930 à 19...

Dans une série de nouvelles, il nous présente successivement — car il a parcouru 50 000 kilomètres et 28 pays nègres — le nègre antillais sous les traits de l'Haïtien Occide, le tzar noir réussit à délivrer son pays du joug américain pour en faire une république soviétique, et n'arriva qu'à faire revenir les Américains. Le nègre américain, représenté par la danseuse Congo, un musicien de jazz, leaders de couleur : Octavius Bloom et le docteur Lincoln Vamp, la mulâtresse multimillionnaire, Mrs. Pamela Freedman. Enfin, le nègre africain, sorcier, fétichiste, anthropophage.

Vous remarquerez qu'il se garde bien de confondre ces différents types, il les unifie seulement en montrant invariablement, à la fin de chacune de ses nouvelles, la puissance de l'atavisme des nègres ; quel qu'il soit, noir ou presque blanc, instruit ou ignorant, français, américain, ou à l'état sauvage, bref, civilisé en apparence, le nègre, s'il en a l'occasion, retourne à ses instincts de superstition et de magie.

Je propose ce type à vos réflexions, je laisse à d'autres le soin de s'indigner de ces diverses caricatures des noirs. Je constaterai simplement que ce type de nègres-là, pour qui a vécu en France ces dernières années, était déjà à l'état latent dans certains esprits, dans un certain milieu. Paul Morand ne l'a pas inventé de toutes pièces — certaines observations piquantes en font foi. Si les ouvrages de sociologie de Lévy-Bruhl,

comme il l'indique lui-même, ont été ses sources pour le nègre africain, si comme je le crois il a largement utilisé du *New Negro* d'A. Locke (un homme de couleur) pour représenter le noir américain, qui lui a fourni ce type de noir Antillais ? Sans doute le Bal Blomet, analogue à nos casinos : ou pire — ses escalas de quelques heures aux Antilles — quelques « quimboiseurs » peut-être — et des types littéraires, comme celui du maître dangereux. Mais surtout — et j'éclaire enfin ma lanterne — tout le mal vient de ce que la vogue des nègres en ces dernières années les a surtout fait considérer comme des gens destinés à servir à l'amusement, voire au plaisir artistique ou sensuel du blanc (et là-dessus P. Morand rend un juste hommage à la plastique des nègres), mais lorsqu'il s'agit de qualités intellectuelles, ou morales, lorsqu'il s'agit de ne plus être leur bouffon, mais leur égal par l'intelligence, cela dérange le plan de la nature et les vues de la providence. Ainsi donc pour le plaisir esthétique de Paul Morand et consorts, restons ou retournons à l'état de nature comme Mrs. Pamela Freedman. Elle en avait assez d'être une fausse blanche ? Pourquoi s'enorgueillir d'un progrès emprunté ? Ceci pensé, elle retourne à l'état sauvage.

Telle est donc la psychologie du nègre dépeinte par le blanc, mais ce qui intéresse P. Morand, il nous le dit lui-même d'après le numéro de *Candide* — du 12 juillet 1928 (« L'âge du nègre » par P. Morand) : « Le nègre, c'est notre ombre », écrit-il encore dans son roman — page 206 — j'espère que cette fois, vous pousserez un soupir de soulagement : nous avons là non le portrait du

nègre, mais celui de l'Européen d'après-guerre, assimilé au nègre, pour qu'il en éprouve de la honte — « notre âge est un âge nègre — Voyez, cette paresse générale, ce dégoût des jeunes pour le travail, les nudités, l'égallité, la fraternité, les maisons en torchis qui durent trois ans, l'amour en public, les divorces, la publicité, etc. » — p. 206 —

Cette mise au point faite, n'est-ce pas, nous pouvons nous permettre de louer les qualités d'exposition, de clarté, du style de P. Morand, style qui contient d'autre part des images si modernes, originales et fraîches, les arêtes des palmiers, dociles à la brise enduites de lune — p. 20 — « Étoiles de dix-huit carats ». Nous sourions même à la lecture de certaines phrases où se montre bien « le Français, né malin ». Il note la fréquence des imparfaits du subjonctif, l'absence des « a » de notre parler — les anarchistes café au lait de Chicago — ou encore « une face couleur crème de stout », etc., et autres gentilleses : « Autrefois, Pamela se prenait à dire comme les autres : "Ces horribles noirs". » — Il note encore que certains hommes de couleur se font passer pour Sud-Américains.

Bref, après ces aménités, il nous faut y regarder de bien près pour voir, comme à regret — il n'est plus de mode d'être humanitaire, n'est-ce pas ? — percevoir une vague sympathie pour le noir dans des phrases comme celle-ci : « la race exploitée, vaincue, battue, martyrisée qui n'a pas mérité son sort et qui ne peut espérer de bonheur que de l'autre côté de la vie » (p. 102), ou encore, malgré le ton impassible, celle-ci qui est une parenthèse : « (le Paris, ami des nègres, pas le Paris du

Texas) », ou cette autre : « la tante... se souvenait du Sud (États-Unis) et de ses arbres à pendus » (p. 158). — Ou dans les premiers chapitres de la nouvelle « Adieu à New York » (p. 209 et 211) où il met à nu l'hypocrisie des Américains en lutte avec leurs préjugés de couleur. Il faudrait retenir ces pages-là, empreintes d'une franchise et d'une humanité bien latines pour ne pas conclure, trop hâtivement peut-être après avoir lu, les nouvelles « Excelsior et Charleston » puisque tout s'américanise. Paul Morand se fait un vrai plaisir d'être en France le commis voyageur des préjugés américains. —

« Avant 1914, écrit Paul Morand, un noir c'était quelque chose de risible et d'exotique. » Maintenant du point de vue de la plastique, ce qui est déjà beaucoup, il a partie gagnée : l'Européen l'admire ainsi qu'un bel animal dont il a, comme la danseuse Congo (alias Joséphine Baker), la souplesse, la joie, « l'élan vital immédiatement transmissible » (p. 81) — la conquête de l'artiste faite, il lui reste maintenant à faire celle du bourgeois, de l'intellectuel. — Nous attendrons pour cela que quelque Européen attribue au nègre « littéraire » quelques qualités plus intérieures à moins que n'existe déjà quelque part une peinture du nègre « vu du dedans » et qui le fasse rentrer dans la communion des humains.

(Publié dans *La Dépêche africaine*,
1^{er} année, n° 8, octobre 1928, p. 2.)

Le soir tombe sur Karukera

Prière du matin des Caraïbes :

« Je désire que la Beauté soit au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest de moi, que la Beauté soit au-dessus de moi et au-dessous de moi. »

Comme tu me fus étranger au premier soir, Karukera, aux syllabes rugueuses, petite Afrique mystérieuse et barbare, toute fermée d'abord et qui n'ouvre son cœur — plein de simple bonté — qu'à celui qui l'aime déjà.

Qui aime d'abord son écrin : reine d'un cercle d'îles inaccessibles et vierges encore, toute hérissée de monts et creusée de vallons, déchiquetée par la mer où croulent, sous le poids de leurs verdures, les mornes abrupts qui disputent la route à la mer, à la rivière venant mourir sur son bord en d'éblouissantes cascades. Haïes triomphales des « cisals » où nous passions émerveillés.

La mer imprime dans la terre la forme d'un sein parfait : anse du Petit-Bourg. Pitons abrupts ou mornes qui lentement sinuent à l'horizon ; Deux-Mamelles, couleur d'améthyste au soir, et chaque matin, aussi belles et aussi neuves qu'elles apparurent aux yeux émerveillés de Colomb et de ses compagnons.

Sylve dense que pèlent çà et là quelques champs
de cannes aux fûts gracieux que dominent les bananiers
huppés.

Fraîcheur des nuits étoilées, si claires à travers le
feuillage épais, énorme manque d'or qui luit doucement
dans l'ombre.

Alors, de tes paluds, s'exhalent vapeurs et brumes que
déchire le fanal d'une charrette aux lents boeufs — et tu
sais allier — Karukera si diverse, à cette grâce virgilienne
du décor, tes senteurs âpres et poivrées, l'exaspération
de tes tropiques, et ta noble rudesse, ô Caraïbe, qui ne
veut pas être apprivoisée.

ENVOI

D'autres îles à la beauté plus molle et plus complai-
sante s'ouvriront sur ta route, mais, voyageur, que leur
facile douceur ne te séduise pas.

Mérite Karukera, et ses beautés et ses sauvageries,
ses coutumes patriarcales, son peuple rude et libre, tu
les aimeras, toi qui souffres d'un monde si monotone et
si vulgaire.

(Publié dans *La Dépêche africaine*,
1^{er} année, n° 8, octobre 1928, p. 2.)